

NOMIKA ZION, *KOL AHER* – « UNE AUTRE VOIX », « VIVRE À SDÉROT, OU LE CŒUR EN ÉCRAN PARTAGÉ », 24.7.2025

Introduction

Aujourd'hui, nous recevons Nomika (Naomi) Zion, qui depuis des années se bat pour que le cycle incessant des guerres contre Gaza ne devienne pas la normalité. Elle est notamment membre de *Kol Aher* (« Une autre voix »), un collectif issu de la ville de Sdérot et des localités proches de la frontière avec Gaza. Nomika, merci d'être parmi nous. Vous aurez la parole pendant huit minutes, après quoi nous aurons un peu de temps pour la discussion. Celles et ceux qui souhaitent poser une question à Nomika peuvent le faire par écrit dans le chat et je la lui lirai. Nomika, merci beaucoup. La parole est à vous.

Intervention

Merci aux organisateurs pour cette invitation. Je tiens à préciser que je ne suis pas une chercheuse travaillant sur Gaza, je suis une habitante voisine de Gaza et militante politique depuis toujours. C'est de cet angle que je m'adresse à vous, et je parle du fond du cœur, un cœur qui est à vif. J'ai aussi préparé mes remarques par écrit, pour respecter le temps imparti, mais aussi parce que je ne peux pas m'empêcher de me sentir submergée quand j'aborde ces sujets.

Vivre à Sdérot aujourd'hui, c'est vivre avec un cœur en écran partagé. D'un côté, il y a un désir profond de s'accrocher à la normalité : le quotidien, le travail, les tâches à accomplir, les petites joies ordinaires. Après tout, nous avons choisi de vivre ici. De l'autre côté, il y a la bande-son paralysante de la guerre, omniprésente, sans échappatoire, comme une brûlure permanente. Gaza est pilonnée jour et nuit, et les maisons, à Sdérot et dans toute la zone frontalière, tremblent sous l'onde de choc des bombardements, que ce soit en semaine, le chabbat ou les jours de fête. Quant aux « infrastructures terroristes » détruites pendant la nuit, on en découvre, le lendemain matin, la réalité : petits aux membres arrachés, enfants que l'on prend des heures à tirer des décombres de leurs maisons, pour les voir finalement mourir avant la fin de la journée. Comment est-ce que l'on vit avec cela ? Comment surmonter ce partage de l'écran au fond du cœur, cette lutte intérieure acharnée entre volonté de préserver en soi des fragments d'humanité et tentation de se cuirasser, entre impératif moral de faire face à cette réalité et appel du désir de tout refouler ?

C'est en 2008, après sept ans de tirs de roquettes Qassam, qu'un groupe d'habitants de Sdérot et des localités proches de Gaza a fondé *Kol Aher*, « Une autre voix ». Il s'agissait d'un appel politique à résoudre le conflit sanglant en se tournant vers des moyens non violents et la signature d'accords à long terme, en développant en parallèle une politique de la main tendue et en ouvrant un dialogue à visage humain avec ceux qui vivent de l'autre côté de la barrière. Les liens d'amitiés et les relations profondes tissés au fil des années avec des habitants de Gaza ont résisté à toutes les guerres et à toutes les phases d'escalade des tensions. Personne ne peut nous faire peur avec des affirmations comme « il n'y a pas d'innocents à Gaza », qui font froid dans le dos. Nous connaissons des dizaines, voire des centaines de Gazaouis épris de paix, qui nous ont exprimé leur empathie à chaque flambée de violence, et dont certains ont payé un lourd tribut pour avoir choisi de maintenir leurs liens avec nous.

Pendant la guerre de Gaza de 2014, nous avons manifesté dans le centre de Sdérot avec des pancartes appelant à la fin de la guerre et à l'ouverture d'un dialogue. La police a dû nous évacuer in extremis face à une foule enragée qui était prête au lynchage. Pendant deux ans, en 2015 et en 2016, nous avons manifesté au carrefour de Yad Mordechai, pour attirer l'attention sur Gaza qui était étouffée sous le blocus, avec trois heures d'électricité par jour et une pénurie d'eau potable. Les mots me manquent pour décrire la violence continuelle à laquelle nous avons fait face. En 2021, j'ai fait partie des organisateurs d'une grande conférence pour la paix à Sdérot, un projet auquel nous avons consacré des mois de préparatifs. On avait invité un pédiatre arabe pour parler de la situation dramatique des enfants de Gaza. La rumeur s'est propagée comme une traînée de poudre ; on nous a chassé de la ville comme des malpropres.

Au bout du compte, toutes ces tentatives pour faire entendre une autre voix, pour exiger une solution politique, ont échoué et cela nous a finalement conduits à ce rendez-vous effroyable avec le mal à l'état pur qu'a représenté le 7 octobre. Mais cette haine n'a pas surgi de nulle part, elle n'est pas simplement inscrite dans l'ADN d'un peuple tout entier ; elle est le produit du désespoir, de l'exil, de

la répression brutale, du blocus permanent, des horizons bouchés, de l'absence totale de perspective et d'espoir d'une autre vie. Oui, il y a bien un contexte historique et nous ne pouvons pas nous permettre de le supprimer au profit d'un récit victimaire qui ne prenne en compte qu'un seul côté de la réalité. Or la société israélienne (qui a choisi de façon délibérée de faire de la guerre un mode de vie et de l'occupation une seconde nature) s'est désormais enfermée dans une psychose effrénée de mort et de destruction, qui est en train de prendre des proportions dystopiques. Il va lui falloir des décennies pour mesurer, à coups d'enquêtes, et assimiler l'ampleur des exactions qu'elle a infligées et continue chaque jour à infliger à Gaza. Depuis un an, Israël applique même une recette « Gaza en accéléré » en Cisjordanie. Comme l'écrivait la poétesse Yona Wallach : « Jonathan, Jonathan — encore du sang, juste un peu plus de sang avec le miel ». Tous les ingrédients qui caractérisent les pages les plus sombres de l'Histoire sont là : refoulement, déni, aveuglement, silence de la majorité, indifférence, insensibilité, torpeur ou, à l'inverse, arrogance vicieuse et ivresse de puissance. « Des Juifs heureux qui brûlent des villages » tel est le slogan d'un groupe WhatsApp d'extrémistes juifs, connu sous le nom aseptisé de « Jeunes des collines ». Le jour viendra, dans le futur, où il faudra rendre des comptes sur tout cela. En attendant, les bombardements de Gaza continuent, 24 heures sur 24, à un niveau insensé, bombardements qui font trembler les maisons à Sdérot et dans les localités frontalières à rendre fous et qui ne font qu'attiser l'angoisse pour les otages abandonnés à leur sort, pour les soldats qui sacrifient leur vie dans une guerre vaine, et pour cette question qui revient quotidiennement, terrifiante : quel est le quota d'enfants, de bébés, de civils innocents de Gaza que nous nous sommes donnés le droit de tuer aujourd'hui ? J'essaie de donner un sens à ce syndrome bipolaire dans ma propre tête. Comment des élans si admirables de solidarité, de résilience, de sensibilité, de générosité et de mobilisation héroïque envers notre propre société, qui sont si visibles depuis le 7 octobre, peuvent-ils coexister avec une indifférence aussi totale envers les habitants de l'autre côté de la barrière ? Qu'est-ce qui se passe, dans une société accro à une guerre de vengeance insatiable et complètement débridée ? Qu'est-ce qui se passe, dans une société incapable de lever les yeux pour reconnaître la souffrance de l'autre ? Dans une société qui a perdu, depuis longtemps, toute capacité d'empathie ? De quel degré d'anomalie fait preuve une société où le mot « paix » inspire plus de peur qu'une nouvelle guerre, où même l'aspiration à la paix est aussitôt qualifiée de trahison ? Et que dire du slogan : « on pourra toujours reprendre la guerre après » ? Comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde que de reprendre la guerre ! Quel degré d'anomalie révèle une société qui, alors qu'elle se trouve plongée dans un profond état de deuil, érige en préoccupation centrale, à son ordre du jour, la question de savoir comment mobiliser de nouvelles recrues, un peu plus de chair à canon pour les guerres à venir, au lieu de consacrer tous ses efforts à éviter la prochaine guerre ? Et comment une idée délirante comme celle d'une seconde Nakba pour deux millions de personnes peut-elle devenir, en un clin d'œil, une proposition tout ce qu'il y a de plus naturel et légitime, un « plan stratégique » jouissant du plein soutien des sondages d'opinion ? Et il ne se trouve presque personne pour dire stop à ce discours morbide, arrêtez tout, tout de suite ! » Quant à cette soi-disant « ville humanitaire », elle écorche le cœur, littéralement. Car nous devons choisir quel type de société nous voulons être : une société qui écrit *Mein Kampf*, pour reprendre la métaphore de Wisława Szymborska, ou une société qui écrit *Winnie l'ourson*. Une société qui déshumanise l'autre finit par se dépouiller de sa propre humanité. Et alors, que restera-t-il de nous ?

« L'inimaginable existe, tout simplement », écrivait le poète Israël Eliraz. Oui, l'inimaginable existe. C'est pourquoi, pour celles et ceux qui croient encore qu'une autre vie est possible ici, il ne nous reste qu'à lutter, encore et encore : arrêter la banalité du mal dans laquelle nous vivons depuis tant d'années, empêcher le prochain Dresde de Gaza, arrêter cette guerre atroce, ramener les otages, mettre fin à l'occupation, et commencer le processus de guérison et de reconstruction, le nôtre et celui de nos voisins. La seule chose qui assurera notre véritable protection, à Sdérot, et partout ailleurs dans ce pays, c'est de s'engager vers des accords à long terme et de poser les contours d'un horizon politique, sous l'égide d'une coalition internationale et avec ses garanties.